

Une autre facette de la socialisation parentale relativement bien explorée, c'est la tendance à encourager l'exploration et l'accomplissement personnel, ou au contraire la dépendance, avec éventuellement des comportements de restriction explicite par rapport aux velléités d'indépendance. Les parents s'attachent à protéger plus longtemps les filles, et les encouragent davantage à rester physiquement près d'eux, alors qu'ils encouragent de manière plus précoce les garçons à prendre quelque distance et à découvrir seuls l'espace environnant. Ainsi, dans les familles ayant des enfants de 1 à 2 ans (Fagot, 1978), les parents laissent plus souvent les garçons jouer seuls, et, quand ils sont en leur compagnie, partagent leurs jeux, tandis qu'avec les filles, ils se contentent de rester assis près d'elles ou de continuer leurs activités ménagères ; les filles demandent de l'aide plus souvent que les garçons, et ont de bonnes chances d'en obtenir, alors que ces derniers se voient plus souvent répondre "débrouille-toi".

Autre exemple, une recherche centrée sur les trajets scolaires d'enfants de maternelle, montre qu'on laisse plus souvent les garçons seuls, tandis que les filles du même âge sont plus souvent accompagnées d'un adulte. Nous l'avons évoqué précédemment, cette tendance à laisser aux garçons plus de possibilités et d'occasion d'explorer l'espace

environnant (avec pour conséquence que dès 8-10 ans, les garçons sont plus aptes à se repérer dans leur quartier avec une carte) ne serait pas sans conséquence en termes d'"aptitude spatiale" (Boardman, 1990).

En ce qui concerne le développement intellectuel, la psychologie piagétienne a démontré l'importance des expériences qui amènent l'enfant à découvrir comment l'environnement réagit à ses actions, et à réagir à ces réponses, parfois déconcertantes, de l'environnement. Sur ce point, le fait que les garçons soient davantage poussés à se confronter à l'environnement physique n'est pas sans importance : ceci favoriserait chez eux des démarches d'analyse des situations, d'inférences des mécanismes sous-jacents, des réactions actives pour surmonter les problèmes, même si les méta-analyses récentes montrent que ces différences ne sont pas massives (Lytton et Romney, 1991). Certes, les filles sont davantage poussées à l'exploration du monde social et relationnel, mais celui-ci apparaît beaucoup moins manipulable, et cette orientation est beaucoup moins fructueuse en ce qui concerne le sentiment de maîtrise des situations et d'efficacité personnelle.

Dans la même perspective, la théorie piagétienne laisse prévoir que les situations d'exploration, susceptibles de produire des écarts (des "perturbations") entre les attentes de l'enfant et la réalité constituent le vecteur privilégié de l'élaboration de nouvelles structures cognitives et plus largement du développement intellectuel. Or, d'après une étude portant sur des enfants de 9 ans et demi (Vouillot, 1986), les pratiques éducatives des parents seraient plus rigides envers les filles et plus "souplement structurées" (pour reprendre l'expression de Lautrey, 1980) envers les garçons, dans des domaines aussi variés que la propreté, l'alimentation, l'ordre, la tenue à table, la fréquentation des camarades... Par exemple, on contrôle plus strictement les amis fréquentés par les filles, on contrôle plus leur déplacement pendant les repas ou encore le fait de porter une serviette de table ; elles sont moins autorisées à interrompre la conversation des adultes et sont plus tenues de ranger leurs jouets, etc. Or, à l'opposé de ces règles rigides, donc parfaitement prévisibles, des règles de vies "souplement structurées" constitueraient de fait un environnement plus favorable au développement cognitif de l'enfant, dans une perspective piagétienne, celui-ci étant à la fois confronté à des règles mais apprenant aussi à déchiffrer leurs conditions de modulation, et à réagir de manière plus souple et active aux multiples perturbations et nouveautés qui jalonnent les apprentissages.

Ces résultats convergent, autour de cette *plus grande autonomie encouragée chez les garçons*, et à l'inverse, des *pratiques éducatives*

*décourageant l'exploration et la résolution de problèmes en toute indépendance chez les filles*. Au jour le jour, les pratiques encourageant la proximité avec les adultes, la surveillance et l'aide systématique et précoce en cas de difficultés, mises en oeuvre plus fréquemment avec les filles, pourraient avoir des effets "débitants" sur le plan du développement cognitif. Pour certains auteurs (Belotti, 1973), non seulement on bride davantage l'indépendance des filles, mais on les incite au jour le jour et continuellement "à détourner leur attention des problèmes politiques, intellectuels, sociaux, artistiques, pour s'occuper de problèmes contingents, mesquins, insignifiants, opération qui restreint automatiquement l'horizon culturel des petites filles". Plusieurs recherches montrent en effet qu'on répond souvent de manière évasive aux questions des filles, ou plus encore par un "tu ferais mieux de..." qui les renvoie à des préoccupations plus triviales. Nous avons également évoqué le fait que les parents interrompent plus leurs filles que leurs garçons, convoyant ainsi le message que les idées des filles sont considérées comme moins importantes que celles des garçons (Block, 1983). Ceci ne serait pas sans conséquence en termes de créativité intellectuelle et artistique. L'environnement structuré, moins exigeant, moins angoissant aussi, des filles, serait donc peut-être plus facile à vivre à court terme, mais le prix à payer ne serait pas négligeable en terme de créativité et de confiance en soi.

Autre aspect de cet environnement *a priori* plus exigeant et plus dur où évoluent les jeunes garçons, ce que l'on sait des punitions et des récompenses. Dans certains domaines, les garçons sont certes moins réprimés (voire encouragés) : ainsi en est-il des manifestations d'agressivité ou d'affirmation de soi, ou encore d'anti-conformisme. De plus, de la part des pères comme des mères, on observe des *pressions plus fortes par rapport à la réussite et à la compétition vis à vis des fils* ; en particulier, les garçons reçoivent plus de feed-backs positifs, les parents leur renvoyant plus souvent des évaluations positives de leur comportement ou de leurs productions. Les garçons sont aussi plus souvent punis, avec en particulier plus de sévérité et de punitions physiques de la part des pères. Enfin, par les punitions plus fréquentes qu'ils reçoivent de leurs parents, les garçons peuvent acquérir progressivement la conviction que l'affection de leurs parents dépend de leurs succès dans les tâches qu'ils ont à réaliser. A l'inverse, les filles apparaissent comme davantage "maternées" et encouragées à manifester leurs émotions (par les pères comme par les mères), moins souvent punies, quel que soit leur comportement et entourées de plus de chaleur. Elles pourraient bien apprendre par là que leur réussite n'est pas capitale, et qu'elles garderont l'affection d'autrui, du moment qu'elles sont

gentilles, souriantes, bref... féminines. Pour les psychologues, cette absence de stress, cette approbation constante de la part des adultes (que l'on peut lire tout autant comme un manque d'exigence) freineraient chez les filles l'élaboration de critères personnels d'évaluation et d'estime de soi, et déboucheraient sur une quête plus marquée de l'approbation d'autrui. Les incidences de cette différence d'attitude par rapport à la vie et la capacité à la prendre en main sont visibles dans le domaine scolaire. Par exemple, alors que les garçons sont en général stimulés par les difficultés, les filles ont tendance à développer des attitudes plus fatalistes (cf. ce *helpless pattern of attribution* évoqué dans le chapitre 4).

Quelques remarques pour clore cette partie consacrée aux différences de pratiques éducatives pendant la petite enfance. Tout d'abord, ces différences sont à maints égards empruntées de l'asymétrie entre les sexes. Ainsi, c'est bien parce que le sexe masculin est aujourd'hui dominant que ce sont les pères qui exercent légèrement plus de pressions pour une conformité aux rôles de sexe que les mères, et particulièrement avec leurs fils. Ils sont par exemple particulièrement réticents à encourager leurs fils à jouer avec des jeux féminins. Au total, les psychologues concluent que le père est le principal agent de la socialisation différenciée entre les enfants garçons et filles. Autre constat convergent, le fait que, de manière générale, les filles "garçons manqués" sont mieux tolérées par les parents que les garçons "efféminés". Même chez les parents qui tentent explicitement d'élever leurs enfants de manière ouverte quant aux modèles de sexe et les invitent à développer leurs goûts et leur potentiel dans tous les domaines, qu'ils soient traditionnellement masculins ou féminins, on observe davantage d'ambivalence à l'encontre des fils : dans une société où les hommes ont un statut plus élevé, on hésite davantage à encourager les jeunes garçons à adopter des attitudes ou comportements considérés comme féminins, alors qu'on est convaincu que les filles ont tout à gagner d'une éducation non sexiste (Statham, 1986). Bref, "sois un homme" reste un message éducatif valorisant (et n'a d'ailleurs guère de symétrie)...

